



THÉÂTRE
Sylvain Bélanger, chien errant
et compagnie créole
Page E 3



DE VISU
Le Symposium
de Baie-Saint-Paul
Page E 5

CAHIER

E

CULTURE



> *The Dreadful details*, 2006, diptyque. Épreuve chromogène, diasec, chêne, 209 X 375 cm.



ERIC BAUDELAIRE, FRANCE

LE MOIS DE LA PHOTO À MONTRÉAL

ouvre sa 10^e édition
avec des primeurs et des histoires à raconter

> *Des remakes qui déplacent*



> Image fixe tirée d'un film, 2002, Crystal Eye Ltd, Helsinki.

MARIE-ÈVE CHARRON

« Il y aurait
aujourd'hui un
imaginaire
photographique
qui à son tour
travaille les autres
formes d'images,
de la peinture
aux nouveaux
médias »

Il font des images qui relatent des histoires, ils prennent celles des autres pour les rejouer ou créent des effets de déjà-vu qui semblent tout droit sortis d'un film. Les artistes réunis par la 10^e édition du Mois de la photo à Montréal (MPM), qui donnera son coup d'envoi jeudi prochain avec une trentaine d'expositions dans la ville, ont tous à voir avec le récit et les nombreux dispositifs qui existent pour raconter. Un air de familiarité autour de ces images? Oui, mais elles n'épargnent rien non plus pour dérouter.

Avec le thème des «*Explorations narratives*», le MPM met en avant cet automne le potentiel des images à raconter, ce qu'elles font souvent en jetant un regard neuf. «*Depuis les années 1990*, précise Marie Fraser, commissaire de cette édition, dans le domaine de la photographie, et aussi plus largement dans le domaine de l'image, on assiste à une réévaluation de la narration ou de la narrativité. La photographie joue un rôle très important dans cette réévaluation.»

Aussi, pour celle qui n'en est pas à ses

premiers projets sur la question — évoquons l'exposition *Raconte-moi*, qu'elle a organisée en 2005 au Musée national des beaux-arts du Québec et qui a circulé aussi au Casino Luxembourg —, il y avait tout lieu d'examiner plus à fond la richesse encore insoupçonnée de ces pratiques du récit par l'image. «*Il y a de nombreux artistes aujourd'hui qui s'approprient des modèles narratifs, qui s'approprient des images qui racontent des histoires ou qui relèvent du photojournalisme. Ils rejouent en quelque sorte ces modèles narratifs pour les réévaluer, c'est-à-dire pour les ouvrir souvent, pour les étendre, pour les prolonger.*»

De fait, en privilégiant le thème de la narrativité, ce MPM se positionne aussi autrement par rapport à un vieux débat en photographie qui oppose le documentaire (trace du réel) à la fiction (mise en scène), ce que plusieurs éditions antérieures de l'événement reconduisaient d'ailleurs en faisant ressortir l'une ou l'autre des modalités. Sans que ces enjeux soient absents, au contraire, cette dualité semble ici dépassée, c'est du moins le souhait de la commissaire: «*Peu importe que la photographie soit vraie ou fausse*, souligne Marie Fraser, *peu importe qu'elle soit réelle ou fictionnelle, ce n'est pas l'enjeu que j'ai voulu considérer. Avec le numérique, avec l'idée que l'on peut toujours retravailler l'image, il semble que le rôle de la photographie de déterminer ce qui est documentaire ou fictionnel ne soit plus opérant.*»

Une remise en question du récit et du statut de l'image photographique, donc, que le numérique entraîne et dont le travail d'Eric Baudelaire, avec une trentaine de photographies exposées à la Maison de la culture Frontenac, fournira un exemple éloquent. Dans un studio d'Hollywood, il a reconstitué avec des figurants de téléseries américaines une scène de guerre en Irak. L'image a une facture réaliste propre au photojournalisme, mais elle sème le doute en montrant une simultanéité improbable d'actions.

Comme au cinéma

Hormis l'actualité qui fait l'objet de témoignages et de récits, la peinture et le cinéma constituent aussi un réservoir alléchant de modèles narratifs pour les artistes de ce MPM. Mais comme le rappelle la commis-

saire, cette fréquentation de la photographie avec d'autres modes visuels n'est pas nouvelle: «*L'histoire de la photographie est elle-même marquée par des liens très étroits avec la peinture à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle et, un peu plus tard, avec le cinéma. La photographie a toujours été fascinée par la peinture, qui est un modèle d'image fixe, mais aussi par le cinéma, qui est exactement l'inverse.*» Et plus encore, il y aurait aujourd'hui un imaginaire photographique qui à son tour travaille les autres formes d'images, de la peinture aux nouveaux médias.

Aussi, plusieurs projets revisitent des tableaux et des œuvres connus de l'histoire de l'art, introduisant ici le mouvement et là la fixité ou la lenteur, complexifiant alors les temporalités du récit. C'est le dessin d'Eve Sussman avec une réactualisation vidéo du célèbre tableau *Les Sabines* (1799) de Jacques-Louis David, qui sera présentée en premier au Canada à la Parisian Laundry. Si l'on se fie à l'adaptation des *Mémoires* (1656) de Vélasquez déjà faite par l'artiste, l'œuvre sera époustouflante. Autre première attendue, la présentation de *Recast and Reshoot* (*Burgers of Seoul*) d'Adad Hannah, qui revisite en vidéo la sculpture *Les Bourgeois de Calais* (1884-86) de Rodin. L'œuvre sera présentée dans le cadre d'une exposition importante à la galerie Leonard & Bina Ellen consacrée à cet habitué du MPM, dont le travail comportant des références au musée et à l'histoire de l'art est moins connu.

Le cinéma, lui, verra ses clichés récupérés ou ses mécanismes désamorçés, comme dans les œuvres de Douglas Gordon présentées à la Galerie de l'UQAM et de Stan Douglas à la Fonderie Darling. D'autres artistes reproduisent avec leurs œuvres des moments de suspens, mais sans livrer un dénouement. C'est le cas des mises en scène photographiques de Carlos & Jason Sanchez (*Parisian Laundry*) ou du film du Finlandais Salla Tykkä (présenté dans un ancien espace industriel du quartier Saint-Henri), qui, comme d'autres avant lui, retourne d'une certaine façon au cinéma d'Alfred Hitchcock.

Toutes teintées de mystère et faites aussi d'une texture cinématographique, les œuvres du Belge David Claerbout seront montrées en grand nombre pour la première

fois au Canada au Musée des beaux-arts de Montréal avant que le Centre Pompidou à Paris ne lui consacre une rétrospective.

La Cinémathèque québécoise est dans le coup également avec la présentation des films d'Eija-Liisa Ahtila et du projet de Christelle Lheureux, qui a reconstitué plan par plan le film *Les Sœurs de Gion* (1936). Elle a toutefois privé le film japonais de sa narration pour ensuite inviter différents auteurs à lui redonner des voix. Aux versions coréenne, japonaise, française et italienne déjà réalisées s'ajoutera la québécoise, spécialement écrite et performée en direct par Wajdi Mouawad (le 5 septembre à la Cinémathèque).

Dans la ville

Au total, 37 artistes provenant des trois Amériques, de l'Europe et de l'Asie forment la composition de ce MPM qui mise volontairement sur des expositions solos avec l'objectif de mieux rendre compte de chacune des démarches. Pour cela, il a fallu compter sur la participation de tout le milieu culturel et artistique. «*Si le MPM est né il y a 20 ans*, souligne la commissaire Marie Fraser, *c'est en raison de ses partenaires et cela continue d'édition en édition.*» Et le milieu a si bien répondu à l'appel que cette édition se fera voir aussi à l'extérieur, à plusieurs endroits dans la métropole.

Au cœur des quatre circuits cartographiés par le MPM (Plateau Mont-Royal, Mile-End, Ville-Marie, Saint-Henri, ainsi que les Maisons de la culture Côte-des-Neiges, Frontenac et Notre-Dame-de-Grâce), la ville sera en effet le théâtre d'expériences avec les œuvres, entre autres, d'Eve K. Tremblay, de Thomas Kneubühler, de Marisa Portolese, de Rebecca Belmore et de Chih-Chien Wang. Comme quoi les narrativités, même exploratoires, sont l'affaire de tous.

Une importante publication, première étude majeure sur la question, accompagne l'événement et un colloque se tiendra au Centre canadien d'architecture le 5 octobre. Le Mois de la photo à Montréal se tient du 6 septembre au 21 octobre. La programmation est disponible sur le site de l'événement (www.moisdelaphoto.com).

Collaboratrice du Devoir

CULTURE

La photo de presse, bien vivante



Cette extraordinaire photo a été prise par Akintunde Akinleye pour l'agence Reuters, lors de l'explosion d'un pipeline de pétrole à Lagos en décembre. Non seulement est-il rare qu'un photographe africain remporte un prix lors du World Press Photo, mais en plus Akintunde Akinleye avait suivi quelques années auparavant une formation organisée par le World Press en Algérie, dans le cadre d'un programme d'aide aux pays en développement.

PAUL CAUCHON

Malgré la multiplication exponentielle des images personnelles sur Internet, la photo de presse demeure bien vivante, comme le montre l'exposition *World Press Photo*, qui s'est ouverte hier à Montréal.

«Le nombre de photos en compétition a augmenté de façon incroyable depuis cinq ans», explique Jeroen Visser, conservateur de l'exposition. Mais en dépit de la démocratisation de la photo en soi, et du journalisme citoyen qui veut que tout le monde puisse produire de l'information, Jeroen Visser soutient que la qualité de la composition ainsi que le regard particulier que pose le photographe professionnel sur le monde font la différence.

Le *World Press Photo*, organisme créé en 1955 à Amsterdam pour promouvoir le photojournalisme, tient chaque année un concours annuel prestigieux décernant différents prix dans une dizaine de catégories.

World Press Photo, c'est aussi une exposition des meilleures photos en compétition, qui se déplace dans 90 villes du monde. L'exposition visite Montréal depuis cinq ans, et c'est la deuxième année qu'elle s'installe au Musée Juste pour rire.

Près de 200 œuvres sont présentées sur deux étages du musée, et c'est souvent passionnant. On y trouve des photos de conflits sanglants, bien sûr, mais aussi des reportages sociaux très variés, que ce soit auprès des Noirs du South Side de Chicago ou chez les cols blancs du Japon. Les grands photographes nous donnent également accès à des lieux totalement méconnus, un hôpital psychiatrique africain... ou un concours de beauté pour personnes âgées à Boston!

On trouve également au deuxième étage les photos de la catégorie sport, toujours spectaculaires, dont une série sur le célèbre coup de tête de Zidane au Mondial de soccer.

Le *World Press Photo* avait reçu plus de 78 000 clichés en prévision du concours! Les prix de l'édition 2006 ont été décernés en février dernier par un jury international. Des tendances particulières à signaler? «Les grandes agences de presse suivent les grands conflits, alors il est certain que nous avons plusieurs photos de la guerre au Liban en 2006, comme nous avons plusieurs photos de la guerre en Irak l'année précédente», explique Jeroen Visser.

Mais on trouve aussi d'autres tendances. Par exemple, «un certain retour au noir et blanc, qui permet vraiment un autre regard», dit-il. Près de la moitié des photos gagnantes sont d'ailleurs en noir et blanc.

Jeroen Visser ajoute que, s'il y a 20 ou 30 ans les grands photographes étaient souvent des témoins directs de l'événement, ils cherchent maintenant à aller plus loin, en dénichant le contraste ou l'angle inédit. La photo gagnante de 2006, de l'Américain Spencer Platt, en est un exemple, alors que de jeunes, beaux et élégants Libanais circulent en décapotable parmi les ruines des immeubles éventrés.

L'événement *World Press Photo* comporte plusieurs volets à Montréal. L'organisme québécois Reporters Communications propose également son projet *Respect*, une quarantaine de grandes photos aériennes de la forêt boréale au Canada, prises par huit photographes canadiens. Et dans une autre salle, le visiteur pourra voir une exposition sur les 60 ans de l'agence de presse Magnum, créée en 1947 et dont les œuvres ont marqué l'histoire.

Le Devoir

World Press Photo, au Musée Juste pour rire de Montréal, du 31 août au 30 septembre.
Pour information:
<www.worldphotomontreal.com>.

Près de
200 œuvres
sont présentées
sur deux étages
du Musée
Juste pour rire,
et c'est souvent
passionnant

E N B R E F

Botero fait don de ses œuvres à l'université de Berkeley

L'artiste colombien Fernando Botero a fait don à l'université

américaine de Berkeley, en Californie, de 25 huiles et 22 dessins inspirés des photos montrant des tortures et humiliations que des soldats américains ont fait subir à des Irakiens, dans la prison d'Abou Ghraïb, en Irak. Ces œuvres de 2004-2005 ont été exposées dans plusieurs musées européens mais pas aux États-Unis. — AFP

Monsieur Malaussène au théâtre

de Daniel Pennac

avec Vincent Magnat

mise en scène de Marc Béland

musique sur scène: Charmaine Leblanc

collaborateurs: Marjorie Bélanger,
Geneviève Lizotte et Étienne BoucherThéâtre
Galilée

«À voir pour le texte et la performance incroyable de Vincent Magnat»
Marie-Christine Trottier - Radio-Canada - 30 nov. 2006
«Sensible et terrifièrement humain, Monsieur Malaussène est une pièce tout autant contemporaine qu'atemporelle.»
Sylvie St-Jacques - La Presse - 4 déc. 2006
«Marc Béland a mis au monde ce monologue avec droiture et intelligence.»
Marie Labrecque - Le Devoir - 5 déc. 2006
«Vincent Magnat m'a complètement conquis. C'est un grand acteur. Faut aller le voir, c'est magnifique!»
Louise Forestier - Radio-Canada - 2 déc. 2006

du 6 au 29 septembre 2007, 19h30 (samedi 15h30 et 19h30)

COMPLÈT
11 SEPT.

Théâtre ESPACE GO (salle 2) 4890 boul. Saint-Laurent, Montréal

Réservations : 514 845-4890 Admissions : 514 700-1245

fiL

Le suis d'un would be boys Texte
François Godin

30e saison
www.theatrecajoucheul.qc.ca
1 514 222 2900
3900, rue Saint-Denis, Montréal

2007 & 2008

Abonnez-vous

Créelle, l'igre et bruit Texte
Alexis Mantra

Terre océane Texte
Daniel Bana

AU JOUR D'AUJOURD'HUI

Bacchantes Texte
Olivier Kermad

Hydro Québec LE DEVOIR

PROGRAMMATION // AUTOMNE 2007

CRÉATIONS DE →
LOUISE BÉDARD + LOUISE BOMBARDIER (FIL)
ESTELLE CLARETON
JORDI CORTÉS + DAMIÁN MUÑOZ (BARCELONE)
CATHERINE LA FRIÈRE
DANIEL LÉVEILLE
ZAB MABOUNGOU
JOSÉ NAVAS
CRYSTAL PITE (VANCOUVER)
HAROLD RHÉAUME

FORFAIT 4 BILLETS...
OU PLUS!
→ 514 525.1500

AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER, MÉTRO SHERBROOKE
WWW.AGORADANSE.COM

L'AGORA DE LA DANSE EST SUBVENTIONNÉE PAR LE CONSEIL DES ARTS ET DES LETTRES DU QUÉBEC, LE MINISTÈRE DU PATRIMOINE CANADIEN, LE MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS DU QUÉBEC, LE CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL ET LE MINISTÈRE DE L'EMPLOI ET DE LA SOLIDARITÉ SOCIALE DU QUÉBEC. L'AGORA DE LA DANSE EST MEMBRE DU RÉSEAU CANADIEN ET DU RÉGROUPEMENT QUÉBÉCOIS DE LA DANSE.

DESIGN → STUDIO 1-BONE

CULTURE

THÉÂTRE

Le Festival Zones théâtrales à Ottawa

ANNE MICHAUD

Comment se porte le théâtre au Canada français? Très bien, selon Paul Lefebvre, responsable artistique du Festival Zones théâtrales (FZT), qui se déroule du 6 au 15 septembre à Ottawa-Gatineau. «En ce moment, précise-t-il, le théâtre de la francophonie canadienne a non seulement développé un irréprochable professionnalisme, mais il est aussi porteur de démarches esthétiques uniques. Bref, c'est un théâtre méconnu, parfois victime de préjugés de la part des métropolitains, et qui produit un excellent matériel à festivals.»

Pour sa deuxième édition, le festival biennal produit par le Théâtre français du Centre national des arts accueille des spectacles en provenance du nord, du sud et de l'est de l'Ontario, de l'Acadie, des Prairies, du Saguenay, de la Montérégie... et de Montréal. Normalement, le FZT n'accueille pas de spectacles mont-réalis, mais il s'agit d'un cas particulier: déjà présenté à La Petite Licorne à l'automne 2006 et repris du 2 septembre au 2 octobre 2007 au même endroit, *Trains fantômes* (texte de Mansel Robinson, traduit par Jean Marc Dalpé) et mis en scène par André Perrier) est une création du Théâtre Triangle vital, une compagnie qui était basée en Ontario au moment où la programmation a été établie et qui a ensuite déménagé à Montréal. Les discussions que cette situation a soulevées au sein de l'équipe du FZT ont d'ailleurs suscité l'idée d'une table ronde intitulée «L'identité franco-canadienne est-elle soluble dans la mondialisation et, si oui, en combien de temps?». Parions que les discussions seront vives... Et qu'elles le seront tout autant lors de la conférence «Les arts et l'épanouissement des collectivités francophones en situation minoritaire», que prononcera le commissaire aux langues officielles, Graham Fraser.

Trois créations

Cette année, il y aura trois créations au FZT, dont le spectacle d'ouverture, *Le Chien* de Jean Marc Dalpé, l'une des œuvres phares du théâtre franco-ontarien, dont on souligne ainsi le 20^e anniversaire. Récompensée par le Prix littéraire du gouverneur général, présentée à Montréal, Toronto, Ottawa et Limoges (France), traduite en anglais et en «français de France», cette pièce avait, selon les observateurs de l'époque, marqué le passage du théâtre professionnel franco-ontarien à l'âge adulte. C'est aussi l'œuvre qui avait révélé l'immense talent du jeune Roy Dupuis...

Pour Joël Beddows, qui signe la nouvelle mise en scène du *Chien*, sa création en 1987 par Brigitte Haentjens fut une révélation: «Ce soir-là, raconte-t-il, j'ai découvert la noblesse de la tragédie par une expression réelle locale à laquelle je ne pouvais faire autrement que de m'identifier. [...] Voilà pourquoi je ressens l'urgence de monter cette pièce. Elle me rappelle qui je suis, qui je serai toute ma vie et la tristesse qui habite les souvenirs que je porte en moi d'une terre que j'ai moi-même abandonnée, celle du Nouvel-Ontario...» Pour porter le texte de Jean Marc Dalpé, Beddows

a fait appel aux talents de Marc Bélanger, d'Annick Léger, de Sylvain Massé, d'Aubert Pallascio et de Manon St-Jules. Après sa présentation au FZT, la pièce prendra l'affiche de La Nouvelle Scène d'Ottawa, puis du Théâtre du Nouvel Ontario, à Sudbury.

Si le spectacle d'ouverture promet d'être un véritable événement, le spectacle de clôture risque lui aussi de faire des vagues: *Le Filet*, une production du Théâtre populaire d'Acadie, se penche sur les événements violents qui ont secoué la péninsule acadienne au printemps 2003, à la suite de l'annonce du partage des quotas de pêche au crabe entre les crabiers traditionnels et les autres pêcheurs. La pièce, qui met en scène une famille de crabiers déterminés à ce que la business et la richesse familiales soient transmises de génération en génération, est décrite ainsi par le metteur en scène Michel Monty (*La Société des loisirs, Gagarin Way*): «Derrière ce huis clos explosif qui met en scène une famille en crise [...] ce sont les conflits de toute une région qui sont mis en abîme. Il y est question de transmission, de traditions qui se perdent et d'un monde meilleur devenu essentiel à bâtir.»

Entre ces deux pôles, une troisième création verra le jour au festival: *Écume*, la première production du nouveau Théâtre de la Cabane bleue, de North Lancaster, est écrite et mise en scène par Anne-Marie White. Celle-ci explique que sa pièce «parle de la nécessité du rêve comme arme de survie [...] devant la violence des flots». Conçu avec la collaboration de la chorégraphe Catherine Tardif et de la compositrice Louise Beaudoin, «cet objet artistique est devenu un spectacle où les mots, les corps et la musique vont et viennent, formant des vagues qui heurtent le récit et dont l'impact crée, au fil du temps, l'écume». Après avoir été présenté au FZT, *Écume* prendra l'affiche de la salle Jean-Claude Germain du Théâtre d'Aujourd'hui, du 11 au 29 septembre.

D'autres productions

Le FZT propose six autres productions, dont deux ont déjà été présentées au Québec l'an dernier: *Le Capitaine Fracasse*, des Têtes heurées (Chicoutimi), et *D'après Les Ménines de Vélasquez*, des Productions Tableaux vivants de Mont-Saint-Hilaire. D'Edmonton, on attend *Fort Mac*, de Marc Prescott. A noter qu'après sa présentation au FZT, *Fort Mac* sera présenté à la salle Fred-Barry du Théâtre Denise Pelletier les 14 et 15 septembre.

Pour le plus grand plaisir des petits et des plus grands, le Festival Zones théâtrales présentera le spectacle musical *Oz - Théâtre enchanté*, de la Compagnie Vox Théâtre, qui était en nomination pour le Masque de la meilleure production franco-canadienne 2007.

Collaboratrice du Devoir

Pour plus de renseignements concernant le Festival Zones théâtrales, consultez le www.nac-cna.ca/zones ou composez le 613 947-7000.

Chien errant et compagnie créole

Entrevue avec le metteur en scène Sylvain Bélanger

MARIE LABRECQUE

Moi chien créole est décidément une créature métissée: une pièce martiniquaise créée en mars dernier à Fort-de-France par une compagnie... québécoise, qui a ensuite ouvert une Semaine sur les Caraïbes à Toulouse, puis à la Comédie-Française. Belle mais folle aventure que cette première coproduction internationale du petit Théâtre du Grand Jour — en partenariat avec L'Artchipel, Scène nationale de la Guadeloupe.

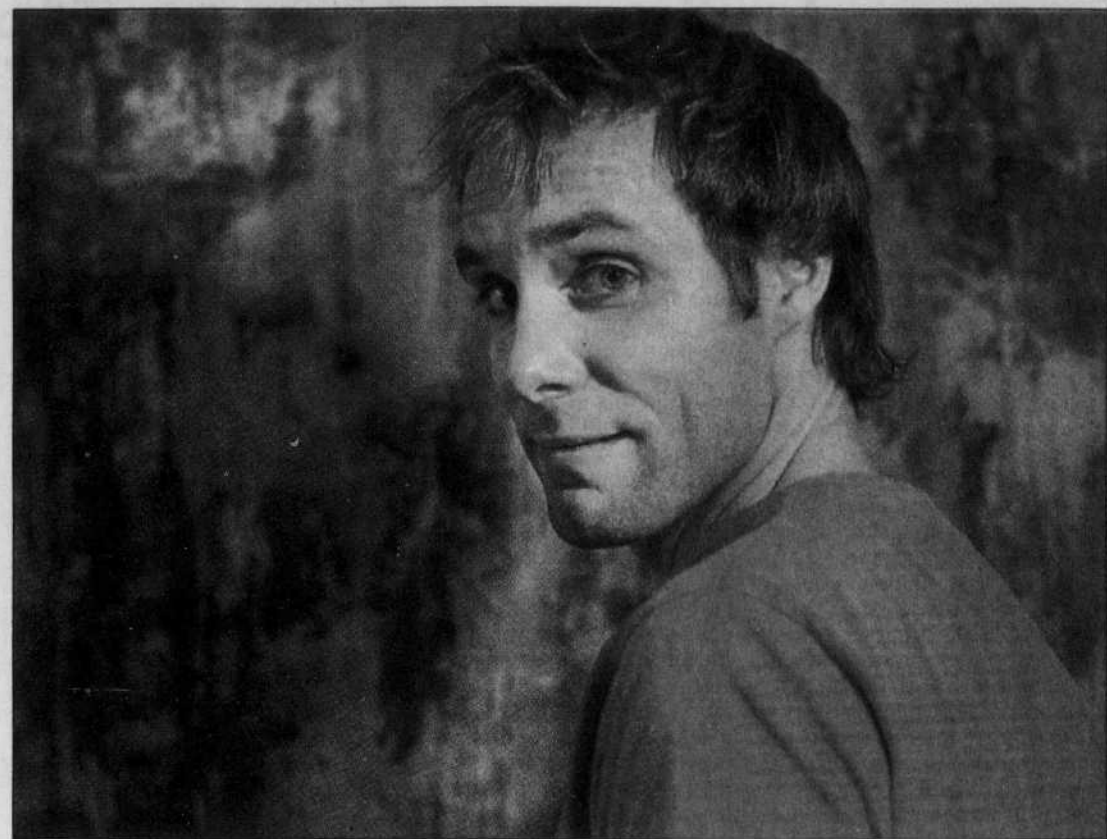
Le Martiniquais Bernard Lagier a décidé de confier son premier texte à la compagnie mont-réalis, séduit par la mise en lecture qu'en avait faite son directeur artistique Sylvain Bélanger lors du Festival de théâtre des Amériques en 2005. Le travailleur social, qui travaille à la réinsertion des jeunes décrocheurs par la musique, s'est aussi senti proche de la mission artistique du Grand Jour, axée sur la responsabilité sociale.

Le metteur en scène Sylvain Bélanger s'est lui-même reconnu dans les questions cruciales que pose ce texte pourtant «très local».

«Comment peut-on réintégrer les gens dans la rue, les marginaux d'une société? Qu'est-ce qu'on fait avec eux? Socialement, on en est responsables. Les Martiniquais peuvent en parler de façon sensible parce qu'ils ont de 40 à 50 % de chômeurs. J'ai vu des sans-abri tout le long du voyage — des personnages hallucinants qui ont fortement influencé l'auteur.»

Dans le monologue de *Moi chien créole*, le comédien Erwin Weche interprète donc un canidé qui, «à la naissance, a eu une révélation: celle de donner des mots à ses semblables. Comme un auteur qui a le talent de faire parler ceux qu'il voit dans la rue». Ce personnage qui, avec compassion, donne une voix aux parias humains peut être «la métaphore d'un vagabond, d'un artiste ou d'un militant épuisé. Et Bernard Lagier incarne tout ça». L'auteur a fait du chien créole, triste animal errant au regard fuyant, la représentation de l'exclu, du marginal, de celui «dont on n'assume pas l'existence, que tout le monde renvoie à coups de pied». Bélanger précise qu'il y a une raison historique au rejet des chiens par les Antillais: «Dans le temps de l'esclavage, ce sont eux qui ramenaient les esclaves en fuite au maître.»

Une compagnie québécoise qui crée un texte typiquement martiniquais, en Martinique même: Sylvain Bélanger et son équipe ont craint de passer pour des imposteurs. Mais le spectacle a été accueilli très chaleureusement. Découvrant la réalité de ce département français dont on n'a souvent qu'une image touristique, le metteur en scène a constaté en Martinique une «grande vitalité artistique, mais



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Le metteur en scène québécois Sylvain Bélanger s'est lui-même reconnu dans les questions cruciales que pose le texte pourtant «très local» du Martiniquais Bernard Lagier.

beaucoup plus en musique et dans le milieu du cirque qu'en théâtre. Et dans le conte aussi, car il y a une grande tradition orale. Mais du théâtre professionnel, c'est difficile. Ils font surtout venir des spectacles de la France. Ils n'ont pas beaucoup de moyens, peu d'acteurs. Il n'y a aucune école de formation. Il faut aller en France, et alors les comédiens reviennent avec des influences françaises... Leur problème identitaire reste constant.»

Langue métissée

Malgré son poids social, *Moi chien créole* est tout sauf un texte didactique. On y entre dans l'imaginaire du personnage. Ce chien qui doit «sauver les siens par l'amour des mots» s'exprime dans une langue très imagée. Le texte comporte environ 10 % de créole — «une langue spectaculairement théâtrale». Un créole pourtant mûri de mots français afin d'en faciliter la compréhension.

Musicien avant tout, étranger au milieu du théâtre, Bernard Lagier jetait systématiquement tous les textes qu'il écrivait. Jusqu'à ce qu'un proche de L'Artchipel sauve celui-ci. Sylvain Bé-

langer et son conseiller dramaturgique, Olivier Kemeid, ont dû adapter pour la scène ce «patchwork d'histoires et de flashes écrit sans didascalie, comme un long chant. Il a fallu qu'on décode ça. Mais c'était passionnant parce que tout était à faire. Et lui nous faisait une totale confiance.»

Le texte lui-même laisse beaucoup d'espace au metteur en scène. «J'ai voulu rendre ça le plus simple possible. On a travaillé la conception du spectacle pour que tout émane de l'imaginaire du personnage. C'est beaucoup plus un travail intérieur qu'un traitement esthétique. On a voulu créer un objet envoûtant, où le public embarquerait dès la première minute.»

Sylvain Bélanger avait déjà travaillé le minimalisme avec *Cette fille-là*, un autre solo et sa première mise en scène. Son expérience sur ce petit spectacle, couronné d'un succès inattendu, l'a beaucoup servi. «J'aime laisser beaucoup de place à l'auteur, qu'il soit en lien direct avec le spectateur. Les solos permettent cette proximité. Je suis de l'école d'André Brassard, du travail sur l'essentiel: si tu montes sur une scène, c'est parce que tu as

quelque chose à dire, alors vas-y directement. Sinon, laisse ta place à un autre.»

Et sa place de metteur en scène, le comédien la prend de plus en plus. Cet automne, il créera *Félicité* — une pièce à quatre personnages, celle-là — à La Licorne. «C'a été une révélation pour moi, à quel point je me sentais à l'aise dans le rôle de metteur en scène. J'ai vraiment l'impression de m'y réaliser. Mon rôle est d'allumer quelqu'un, de le révéler. J'adore cette humilité-là. Je trouve une façon plus intense de m'exprimer à travers les autres. En plus, comme acteur maintenant, je suis totalement détendu. Je sens que je n'ai rien à perdre et que je ne joue pas ma vie. J'en profite comme un gamin! Ça m'a libéré. Alors, je pense que le travail de metteur en scène va faire de moi un meilleur acteur.»

Collaboratrice du Devoir

MOI CHIEN CRÉOLE

Texte de Bernard Lagier, mise en scène de Sylvain Bélanger
Jusqu'au 15 septembre, à l'Espace libre

THÉÂTRE

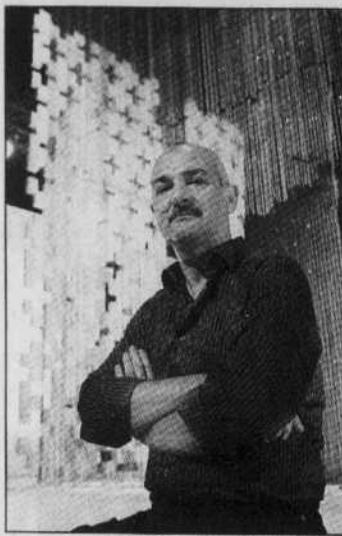
**Éric Vigner,
sous le signe de Marguerite Duras**

ALEXANDRE CADIEUX

Éric Vigner et Marguerite Duras se sont reconnus au premier regard. En 1993, le jeune metteur en scène d'origine bretonne présente une adaptation de *La Pluie d'été*, petit bouquin tout simple où s'entremêlent dialogues et récits. La lecture de ce conte à saveur philosophique lui avait permis de se débarrasser d'une certaine image des écrits de Duras, souvent entourés d'une aura d'inaccessibilité, d'hermétisme. Dans la salle, l'écrivaine est conquise par ce spectacle empreint d'humour, de joie et d'amour, une approche en rupture avec le traitement habituellement réservé à ses pièces par les metteurs en scène. C'est le début d'une histoire d'amour artistique entre deux êtres que 45 années séparent. «*Elle m'a aidé à trouver le théâtre que je voulais faire*», confie aujourd'hui Éric Vigner. Pourquoi poursuivre ce dialogue aujourd'hui, à Montréal, plus de dix ans après la mort de l'auteur de *L'Amant*, *d'Un barrage contre le Pacifique* et de *Moderato Cantabile*? «*Parce qu'elle est accessible, nécessaire, importante et simple. Son œuvre fut visionnaire pour la deuxième par-*

tie du XX^e siècle, et elle est active pour le début du XXI^e» Cinq ans après avoir accueilli *La Bête dans la jungle*, l'Espace Go ouvre de nouveau ses portes à Éric Vigner et à son processus de création autour de l'œuvre de Duras pour une toute nouvelle production de *Savannah Bay*.

Savannah Bay fut créée à Paris en 1983 dans une mise en scène de Marguerite Duras elle-même, avec Bulle Ogier et la grande Madeleine Renaud. La fable est relativement simple: une vénérable comédienne reçoit la visite d'une jeune femme qui lui demande de lui raconter encore une fois la brève histoire d'amour tragique entre une fille de 17 ans et un jeune homme inconnu. Au-delà de cette histoire qui se transforme au rythme des souvenirs fragmentés ou inventés, Éric Vigner conçoit notamment la pièce comme l'un des exemples par excellence, dans son fond comme dans sa forme, du processus durassien de l'écriture. Ces deux femmes, «*c'est un auteur qui se pose des questions et y répond. D'abord, je me mets d'accord pour raconter cette histoire; ensuite, j'invente, je suis dans l'histoire, je suis dans la douleur de cette histoire; et finalement,*



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Éric Vigner

je suis dans le dépassement de cette histoire et je retourne au néant.»

Savannah Bay constitue également, pour le directeur du CDDB - Théâtre de Lorient (Bretagne), un vibrant hommage au théâtre et à «*l'amour inconcevable, irrationnel*» de ses artisans pour cet espace de transmission. Ce mot, qui revient souvent dans les discours d'Éric Vigner, représente la base du travail de ce metteur en scène qui tente de changer le rapport qui s'établit habituellement entre la scène et le public. «*Mon travail, ce n'est pas que les spectateurs soient devant quelque chose; cela m'intéresse assez peu. C'est que les gens soient dans quelque chose, et pour que le spectateur soit dans le corps même de l'écriture, il faut mettre en place des moyens et un travail sur le jeu qui soient différents de ce qu'on envisage d'habitude.*» L'objectif ultime de Vigner est de faire de la scène un écran de projection personnel pour le public: «*Le spectateur de théâtre chez Duras, il écrit sa propre histoire. C'est une histoire intime qui n'appartient qu'à chacun des spectateurs. C'est ce qui fait que le théâtre de Duras est un théâtre poétique, qui dépasse un théâtre qui ne serait qu'un point de vue sociopolitique, par exemple. Il englobe tous les points de vue sans en choisir un plus qu'un autre.*»

Coup de foudre

La venue au Québec d'Éric Vigner est le résultat d'un autre coup de foudre artistique, qui date de 1995 celui-là, alors que sa version du *Bajazet* de Racine à la Comédie-Française captive une spectatrice montréalaise. Ginette Noiseux reconnaît en lui un ami avec qui elle partage un engouement pour les écritures poétiques et une envie profonde de dialoguer avec ses contemporains. Pour Vigner, ouvrir la présente saison de l'Espace Go avec *Savannah Bay* relève de la déclaration d'intention, un acte politique qui va dans le sens du travail que poursuit la directrice artistique de ce théâtre depuis la fin des années 70 et son investissement au sein du Théâtre expérimental des femmes: «*Dans ce spectacle, il y a quelque chose qui est dit de l'engagement des femmes dans le théâtre d'ici.*» Le metteur en scène reconnaît avoir eu beaucoup de plaisir à travailler avec deux grandes actrices, Françoise Faucher et Marie-France Lambert, toutes deux habituées de s'attaquer à des rôles exigeants. Dans ce magnifique duo de comédiennes, Éric Vigner retrouve aussi toute cette transmission, ces échanges entre les générations, les cultures (Françoise Faucher est née en France) et les méthodes d'acteur qui participent à la beauté et à la richesse de *Savannah Bay*.

«*La transmission, ça ne va pas dans un seul sens. C'est comme l'amour, et l'amour c'est la réciprocité*», conclut Éric Vigner. Il convie donc le spectateur montréalais à laisser au vestiaire ses préjugés sur le théâtre de Marguerite Duras et à venir poursuivre le processus d'écriture d'une œuvre avec laquelle il dialogue lui-même depuis des années. Une invitation rare qu'on ne voudra pas manquer.

Collaborateur du Devoir

Savannah Bay, de Marguerite Duras, mise en scène d'Éric Vigner. À l'Espace Go, du 4 au 29 septembre.

DANSE

Les saisons de la danse

FRÉDÉRIQUE DOYON

Dix ans et toutes ses dan... ses. En une décennie, le diffuseur Danse Danse, porté à bout de bras par Clothilde Cardinal et Pierre Des Marais, a gagné son pari d'offrir une véritable saison de danse contemporaine aux Montréalais. Défi relevé avec brio puisqu'il s'agit de la saison la plus fréquentée au pays, dont le public et les abonnements ne cessent de s'accroître.

Les abonnés de Danse Danse ont plus que triplé depuis sa fondation. L'an dernier, le diffuseur enregistrait la vente de 17 000 billets (comparativement à 1800 en 1998), nombre qui devrait grimper de quelques milliers encore cette année.

«*On est en train de briser le mythe que la danse n'a pas de public*», affirme Clothilde Cardinal en entrevue au *Devoir*, rappelant les efforts concertés du milieu pour y arriver. De fait, l'Agora de la danse, les Grands Ballets canadiens et Tangente enregistrent aussi des hausses d'assistance. «*Maintenant, les Montréalais savent que la danse, ce n'est pas un seul style pour initiés mais une pluralité d'esthétiques.*»

La poignante odyssée de *Foi* des Ballets C. de la B.? C'est eux qui nous l'ont offerte. La découverte des colorés Brésiliens de Grupo Corpo ou du charismatique Akram Khan? Encore eux. Même chose pour les expériences esthétiques de Wen Wei Wang, de Tai-gu Tales et du Cloud Gate Dance Theater, de retour au programme cette saison.

Mais Danse Danse s'est d'abord construit sur les fondations solides des talents québécois, qu'il a toujours tenu à soutenir en leur donnant carte blanche. On pense à O Vertigo, à Marie Chouinard, mais aussi aux générations successives, de José Navas à Hélène Blackburn.

«*Un critère est demeuré, celui de la qualité. C'est ce qui a fait qu'on a pu durer dans le temps*», estime Pierre Des Marais. Les codirecteurs poursuivent dans la voie de cette double visée québécoise et étrangère, tout en respectant la plus-value que les Québécois sont allés chercher sur les scènes du monde. «*C'est notre éthique*», note Mme Cardinal, qui évoque presque à regret le souvenir des débuts: les artistes québécois ra-

massaient les recettes de billetterie; seuls les étrangers recevaient un cachet en bonne et due forme.

Lancée en 1998 (sous le nom Les Productions LOMA) par des artistes et directeurs artistiques du milieu, la première saison Danse Danse fut entièrement québécoise; puis en 2000 la compagnie japonaise H Art Chaos renversait le public tandis que le milieu se montrait agacé. «*Ça donné le ton et l'élan*», dit M. Des Marais, puisque Danse Danse a pris le parti d'une danse qui rallie le grand public, au grand dam des puristes de l'avant-garde. «*On n'a quand même jamais fait Riverdance*», nuance sa collègue.

Coups de cœur

Leurs coups de cœur? *Foi* de Sidi Larbi Cherkaoui, l'étrange communion d'Emio Greco, la *Chorale* acclamée de Marie Chouinard, Sankai Juku à guichets fermés, et le public, qui a su apprécier la danse d'état au lent et long développement de *Is Memory*, interprété l'an dernier par Louise Lecavalier. «*La preuve que le public peut toujours nous surprendre*», note le codirecteur.

Tout va donc bien dans le merveilleux monde de la danse? Les codirecteurs se réjouissent, bien sûr, de toutes leurs conquêtes, mais ils rappellent que l'économie toute particulière de la danse requiert plus de soutien pour continuer à se développer. La danse, c'est de la création dans ce qu'elle a de plus pur (contrairement au théâtre, encore dominé par la mise en scène de textes déjà existants) et de plus fragile (la physicalité humaine est à l'œuvre). «*C'est un art éphémère, et cette extrême volatilité affecte le marché de la danse*», note Clothilde Cardinal.

Avec un budget de 1,6 million de dollars (par rapport aux 89 000 \$ des premières années), dont 70 % proviennent des recettes de billetterie, Danse Danse propose huit ou neuf productions annuelles issues des deux côtés de l'Atlantique mais ne peut toujours pas se permettre un troisième employé! Ce qui ne l'empêchera pas de nous promettre une 11^e édition enlevante. «*Attachez vos bretelles!*», prévient Pierre Des Marais.

Le Devoir



Clothilde Cardinal et Pierre Des Marais

GILBERT DUCLOS

L.I.F.T présente
KING DAVE
Dirigé par Alexandre Goyette
Mise en scène Christian Fortin
Concéditaires Martin Bédard, Jonas Vevef Bouchard, Dominique Cusson, Geneviève Lizotte
en codiffusion avec le Théâtre de La Manufacture
DERNIÈRES SUPPLÉMENTAIRES
du 5 septembre au 6 octobre 2007
Masques, Texte original et interprétation masculine 2005
Durant les quelque 75 minutes que dure le voyage, on reste constamment suspendu à ses lèvres. Voir
King Dave trompe... pur moment de plaisir théâtral. Le Devoir
Véritable conte urbain gris-sala d'une intensité remarquable. ICI
Une violence brute... une présence électrique... une sensibilité animale. Desautels / SRC
Une histoire urbaine et sauvage (...). Accourez si vous pouvez! Le Soleil
4559, PAPINEAU-MONTRÉAL-QUÉBEC
www.theatreligorne.com
514.523.2246
RÉSEAU ADMISSION
LA LIGORNE 514.790.1245 ou 1.800.361.4595
LE DEVOIR

25 ANS PLUS TARD
DANIEL LÉVEILLÉ DANSE
LE SACRE DU PRINTÉMS
→ 12 AU 22 SEPTEMBRE 07 / 20 H
EN COMPLÉMENT DE PROGRAMME LES TRACES N° 11
CHORÉGRAPHIE → DANIEL LÉVEILLÉ
INTERPRÈTES → LOUISE BÉDARD, FRÉDÉRIC BOIVIN, MATHIEU CAMPEAU, JUSTIN GIONNET ET EMMANUEL PROULX
LUMIÈRES → JEAN JAUVIN
MUSIQUE → IGOR STRAVINSKY ET ANTONIO CARLOS JOBIM
«*UN RYTHME FORT, SOUTENU, TRIBAL CALQUANT ET AMPLIFIANT LA MUSIQUE*»
LE DEVOIR, 1982
«*SOMETHING HAS TO DO WITH THE REMARKABLE WAY HE HAS TURNED THE MUSIC OF STRAVINSKY'S RITE OF SPRING INTO A METAPHOR FOR THE IMPRISONING FORCE OF DESTRUCTION.*» THE TORONTO STAR, 1983
AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER, MÉTRO SHERBROOKE
WWW.AGORADANSE.COM
BILLETTERIE → 514 525.1500
ADMISSION → 514 790.1245
PHOTO → PHILIPPE BERGERON

Invitation à la Mélomanie
Une série de 8 cours d'initiation à la musique classique basée sur l'écoute commentée d'extraits sonores
CLAUDIO RICIGNUOLO
de l'Orchestre Métropolitain
«*Claudio Ricignuolo est un passionné de musique et un formidable vulgarisateur.*»
- YVES BEAUCHEMIN
Automne:
■ Série classique
■ Cours à la carte
(514) 385-5015
www.melomanie.com

DIE WINTERREISE
FRANZ SCHUBERT
Version de chambre de Normand Forget
avec
Christoph Prégardien, ténor
Joseph Petric, accordéon
pentaèdre
Jeudi le 13 septembre 2007, 20h00
Salle Pollack
555, rue Sherbrooke ouest, Montréal
Billets
25 \$ Adultes 15 \$ Étudiants et aînés
(514) 398-4547
pour information : (514) 568-1354
www.pentaedre.com - info@pentaedre.com
CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL
LE DEVOIR
Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts
radio-classique 99.5 cfpj

le petit **quat'sous** de poche 07-08 saison itinérante
Hippocampe
nouvelle version
du 28 août au 22 septembre 2007 au Théâtre Prospero
COMPLÈT LES 11-12-18 ET 19 SEPTEMBRE
LES NOCTAMBULES - 6 septembre Discussion d'après-spectacle animée par Marie-Louise Arsenault
Texte PASCAL BRULLEMANS en collaboration avec Eric Jean, les comédiens et les concepteurs
Mise en scène ERIC JEAN
Avec DOMINIC ANCTIL, MURIEL DUTIL, ANNE-SYLVIE GOSSELIN, DOMINIQUE QUESNEL, ISABELLE LAMONTAGNE, GAËTAN NADEAU, SACHA SAMAR
ON JOUE AU PROSPERO!
Réservations : 514 845-7277
Billetterie du Prospero : 514 526-6582
1371, rue Ontario Est, Montréal @ Beaudry

DE VISU

L'art pour l'art

Le Symposium de Baie-Saint-Paul fête ses 25 ans

25^e SYMPOSIUM INTERNATIONAL D'ART CONTEMPORAIN DE BAIE-SAINT-PAUL, JUSQU'AU 2 SEPTEMBRE

JÉRÔME DELGADO

Baie Saint-Paul — Vingt-cinq ans, vingt-cinq artistes (ou presque), le Symposium international d'art contemporain s'est donné une fête à sa mesure. Faute de moyens (financiers), l'arène qui sert de lieu d'exposition été après été n'aura pas pu réunir, cette fois, tous les invités. En cette troisième semaine, par exemple, Christine Major a déjà quitté les lieux, alors que Stéphane Gilot vient tout juste de s'y installer.

Moyens limités, décompte trafiqué — le collectif VIA compte pour trois. À quoi bon se plaindre? La sélection du nouveau commissaire à la mode, Nicolas Mavrikakis (aussi derrière l'événement Artefact, sur l'île Sainte-Hélène), est de haut niveau. Diversifiée et cohérente, entre un Gilot faisant de l'arène une prison et une Rachel Echenberg obsédée par la beauté du mot «help».

Le thème, sorte d'acte de foi pour une création sans

contraintes commerciales, correspond bien à l'univers du symposium. Pas d'œuvre à vendre, pas d'œuvre terminée, encadrée, prête à emporter. Ici et maintenant. «S'engager dans l'art», titre de l'événement, honore davantage le processus, l'échange, les aléas de la création.

Prenez Jérôme Fortin. A une semaine et demie de la fin du laboratoire-expo, il cherchait encore sa voie. Sur sa table, un plan du métro de Tokyo illustrait bien son état d'esprit. Là-bas ou au symposium, c'est pareil: content d'y être, complètement perdu.

Cette prise de position en faveur du processus, au détriment du résultat, est à voir comme un engagement envers (et contre tous?) le non-commercial. Le parcours commence d'ailleurs avec des citations qui donnent le ton, agressif. Dans *Les Guerriers post-modernes*, René Payant ne cherche-t-il pas des «formes de pratique artistique qui font violence au système dominant»? Claire Moulène dénonce les «conséquences régressives de la marchandisation systématique [de la vie]».

Plus pacifiques, Rose-Marie Arbour fait de l'œuvre un filtre social, alors que Nicolas Bourriaud, pape de l'art relationnel, place l'objet d'art au cœur d'un troc.

Felicity Tayler, première artiste à découvrir (ou dernière, selon l'ordre de visite), illustre parfaitement ces discours. Non sans humour, en toute modestie, la

Montréalaise a voulu tester notre soif pour la possession, jouant sur les apparences, se payant même la tête de l'histoire officielle. Sur son chevalet, devant ce paysage de Charlevoix peint et repeint depuis deux siècles, Tayler reproduit des tableaux tirés d'une encyclopédie canadienne du Musée des beaux-arts du Canada, abandonnée à la lettre K. Les gens aiment ses toiles? Tyler les leur donne, non pas en échange d'argent, mais contre un objet ou une histoire personnelle.

L'engagement, pour cette artiste, comme pour Fortin ou VIA (Sylvie Cotton, Massimo Guerrera, Corinne Lemieux), repose sur l'ouverture vers l'autre. La discussion, la présence presque dérangeante des visiteurs, est pour elle un plus.

Pour d'autres, comme Mathieu Beauséjour, l'engagement se trouve ailleurs que dans cette patinoire sans glace. Pour lui, qui travaillait également sur des listes officielles (un catalogue signé John Porter qu'il calomniait en le rayant de traits

noirs), il s'agit de s'impliquer dans le milieu, de côtoyer des collègues, de s'abreuver d'œuvres. Vivre de et pour l'art, en soi.

Lancé en 1982 comme événement de peinture, le Symposium est devenu, du moins si l'on se fie à l'édition actuelle, un bon reflet de la diversité artistique. La crise administrative de l'an dernier, qui a failli le tuer, semble résolue. Dès lors, la voie multidisciplinaire s'affirme, subtilement. La peinture reste en toile de fond, une référence, sans plus. Ce qui n'empêche pas que plusieurs peintres soient de la fête.

Reste à développer le côté «international», parce que, avec un seul joueur (l'Allemand Nicolaj Dudek), ça ne fait pas sérieux. Alors que subsiste le danger de la montréalisation. Mavrikakis n'est pas seulement arrivé avec une petite «clique» Artefact (Beauséjour, Marie-Claude Bouthillier, Mathieu Lefèvre), mais aussi avec un minicentre Clark (les trois artistes nommés, puis cinq autres). Faudra voir, au bout de l'exercice, ce qu'en pense Marie-Claude Pratte (une ancienne de Clark): sa fresque, liée à sa suite en cours *Histoire de l'artiste contemporain*, s'inspire de ce bouillon de création qu'est l'arène de Baie-Saint-Paul. Un mois d'août, quand l'élite débarque.

Collaborateur du Devoir

Jean Paul Riopelle et le papier format géant

JEAN PAUL RIOPELLE, PAPIERS GÉANTS

Galerie Simon Blais
Jusqu'au 29 septembre

RENÉ VIAU

«C'est à Superbagnères en 1964 que tout a commencé, explique Simon Blais. Aux vacances de Noël dans cette station de sport d'hiver des Pyrénées, Riopelle se blesse au genou. Immobilisé au lit, il se fait envoyer par ses amis tous les matériaux qui leur tombent sous la main: pastel, gouache, aquarelle, acrylique et des carnets de croquis sur lesquels il travaille sans relâche.»

De là datent ses premiers essais de médias mixtes sur papier. Riopelle y trouve une liberté nouvelle par rapport à l'huile travaillée en pleine pâte. Un petit format de cette période donne à voir, enchâssées dans le blanc, des suggestions de reliefs striées de traits fins. Un an plus tôt à Paris avait eu lieu l'exposition *Riopelle au-delà du 120* à la galerie de son ami Jean Fournier. Le 120, c'est la dimension de la toile, ici immense, exprimée selon la mesure traditionnelle des «figures». Ses peintures en très grand, Riopelle les transpose tout naturellement sur des papiers de grande surface avec ses médias mixtes.

Chez Riopelle, les années 60, constatait la critique d'art Yves Michaud dans le catalogue de l'exposition consacrée à cette décennie fertile à Paris en 1994, sont marquées au sceau de la «versatilité foncière». Les années 70 voient s'établir le virage figuratif. Déjà en 1970, Riopelle, happé par «le thème figuratif et obsessionnel du hibou», éprouvait par la sculpture, comme le fait remarquer Michel Conil Lacoste (*Le Monde*, 14 avril 1970), «le besoin de s'évader de la raréfaction abstraite».

S'échelonnant entre 1964 et 1976, accrochés au milieu d'une forêt de sculptures africaines, une quinzaine de ces papiers géants de Riopelle font état de cette époque charnière. Quelques-unes de ces grandes compositions avaient déjà été réunies en décembre 1965 à l'occasion d'une exposition à la galerie Pierre Matisse à New York. Datées de 1964-65, celles-ci ont été réalisées au retour d'un séjour à East Hampton de Riopelle en compagnie de Joan Mitchell.

Vers la figuration

Touffues, colorées, ces œuvres sur papier sont traversées de lignes serpentes, descriptives, qui les structurent. Elles évoquent des configurations proches de la nature. En 1965, dans le catalogue ac-

compagnant l'exposition chez Pierre Matisse, Pierre Schneider parle à leur propos de naissance, de feu, d'effusion. Si leur gestuelle révèle de l'expressionnisme abstrait américain, ce naturalisme, suspect à New York, éloigne Riopelle de tout dogme en vigueur. Loin des stéréotypes, Riopelle ne s'intègre ni à l'École de Paris, où on l'associe à l'Amérique et à sa géographie, ni à celle de New York, où on le juge «trop français».

Entre Paris, New York et Montréal, à la fois peintre et sculpteur, abstrait et figuratif, Riopelle apparaît dès lors comme un artiste du déplacement et du détour. Chânon, transbordeur ou passeur, il se partage entre plusieurs mondes. Les métamorphoses et les migrations de cet artiste résilient se rapprochent en cela de celles de son ami le peintre et écrivain russe Serge Charchoune, dont le parcours littéraire n'était ni vraiment russe ni vraiment français. Pas étonnant qu'on retrouve Riopelle, au tournant des années 70, si attentif au drame de l'exculturation et de la rupture dans la continuité d'une mémoire collective. Exposées au Musée d'art moderne de Paris en 1972, les *Ficelles* s'inspirent des figures inuites tracées avec de la corde dans l'espace. Riopelle, sensible au sort de cette culture humaine chaque jour davantage «projetée dans le vide», comme l'écrit Claude Lévi-Strauss, répercute avec ces *Ficelles* les préoccupations intellec-

uelles d'alors, structuralisme en tête. «Je me souviens que mon père, qui avait comme livre de chevet le récit d'exploration de Jean Malaurie, Les Derniers Rois de Thulé, m'avait amené voir une exposition vers 1970 sur le Grand Nord au Musée de l'homme, raconte Yseult Riopelle, une des filles de l'artiste. Malaurie avait aussi dessiné des pastels lors de son expédition à Thulé.»

Rois de Thulé

Riopelle n'est pas le seul artiste parisien de l'époque à décliner une telle inspiration boréale. Proche de

son ami Zao Wou-Ki, Alfred Manessier, qui lui avait fauché en 1962 le Grand Prix international de peinture à la Biennale de Venise, est associé à Riopelle par Raymond Coignat dans *Le Figaro* du 4 juillet 1972 pour sa «faculté de révéler l'essence et la vie de la nature». À l'invitation du collectionneur d'Otawa Hamilton Southam, Manessier avait ramené d'un périple canadien des toiles inspirées du Grand Nord, exposées à Paris à la Galerie de France en 1970.

Contrairement à Manessier, Riopelle, toutefois, fait également de ces

références au Nord, qu'il développe jusqu'aux *Icebergs* de 1977, une géographie intérieure. La série des *Rois de Thulé* (1973) exposée à New York chez Pierre Matisse en 1975 conjugue avec subtilité le masque, le blason et l'autoportrait. Riopelle se sert de l'empreinte d'une bûche de bois sur la feuille pour la sertir d'une héraldique toute personnelle. Cet univers s'éclaire d'un reflet singulier si on l'associe à une nouvelle de cet autre écrivain de l'exil qu'est Vladimir Nabokov, *Ultima Thulé*, parue en anglais dans le *New Yorker* en 1973. Sur un mode fantasque, Nabokov y décrit l'obsession d'un peintre à représenter un royaume imaginaire perdu dans les brumes du Nord. Rêve ou cauchemar, le peintre imaginé par Nabokov reçoit d'un personnage complètement alcoolique, peut-être son double, «charlatan ou visionnaire véritable», la révélation du «halo d'une vision absolue». Mais revenons, pour conclure sur une note plus terre à terre, au bout de l'exercice, ce qu'en pense Marie-Claude Pratte (une ancienne de Clark): sa fresque, liée à sa suite en cours *Histoire de l'artiste contemporain*, s'inspire de ce bouillon de création qu'est l'arène de Baie-Saint-Paul. Un mois d'août, quand l'élite débarque.

collaborateur du Devoir

Carsten Höller

Deux
One
plus
Some
tout
Many



la Galerie d'art Stewart Hall
176, Bord du Lac, Pointe-Claire

Du 1^{er} sept. au 14 oct. 2007

ATTENTION PAPIER!

PAPERWORKS!

Le papier en vedette —
avec la Papeterie Saint-Armand

Boudreault, Chester,
Garneau, Guay, Heward,
Joliffe, Lussier, McKay,
Molinari, Pilote, Valade

Commissaire : Denise Lapointe

Vernissage

Le mercredi 5 septembre, de 19 h à 21 h

Info : (514) 630-1254

ŒUVRES CHOISIES
éléments de la collection
ROBERT POULIN
du 5 au 25 septembre 2007

GALERIE D'ESTE
329 Ave. Greene, Westmount tél : 514.846.1515

MICHEL GOULET
CAROL BERNIER

du 6 septembre au 6 octobre

WWW.GALERIESIMONBLAIS.COM

3 EXPOS À L'ESPACE SHAWINIGAN
2 JUIN – 30 SEPTEMBRE 2007

Mar de lumière (détail), 2007

EXPOSITION SOLO EN GRANDE PREMIÈRE AU CANADA

SHAWINIGAN 1882, rue Cascade, Shawinigan (Québec)
819 537.5300 1 866 900.2483
musee.beaux-arts.ca

Organisée par le Musée des beaux-arts du Canada
et présentée par la Cité de l'énergie

L'Espace Shawinigan accueille les expositions
du Musée des beaux-arts du Canada.

LA CITÉ DE L'ÉNERGIE
SHAWINIGAN

Musée des beaux-arts National Gallery
du Canada of Canada

Canada

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

La Société musicale André-Turp vers une brillante dixième saison

CHRISTOPHE HUSS

C'est lors d'une saison anniversaire, sa dixième, que la Société musicale André-Turp accueillera, notamment, le 15 octobre prochain, le baryton Christian Gerhaher dans l'emblématique cycle de mélodies de Schubert, *La Belle Meunière*. Une saison qui comprendra également un événement-bénéfice de grande classe — un concert conjoint de Karina Gauvin et Marie-Nicole Lemieux! — et les premiers pas en Amérique d'une nouvelle vedette du chant: Kate Royal.

Faire confiance et déboucher les talents prometteurs avant tout le monde n'est pas le plus mince des talents de Richard Turp, fils du ténor André Turp (1925-1991).

André Turp fut un éminent titulaire du rôle de Werther à l'opéra, qu'il chanta plus de 500 fois. Très apprécié dans des théâtres tel celui du Covent Garden de Londres, il ne put se faire reconnaître à sa juste valeur dans son propre pays. Il y retourna après s'être retiré des scènes, enseigna le chant au Conservatoire de Montréal, prit part à la fondation, en 1976, du Mouvement d'action pour l'art lyrique du Québec et fut connu des mélomanes en tant que commentateur de l'opéra du samedi sur les ondes de Radio-Canada.

«*Quand la mezzo Christianne Stotijn est venue donner un récital la saison dernière, vous deviez être huit dans la salle à avoir entendu parler d'elle*», constate Richard Turp, qui fut le premier à faire entendre au Canada des chanteurs tels que Wolfgang Holzmair, Dmitri Hvorostovski, Christian Gerhaher, Matthias Goerne ou Bernarda

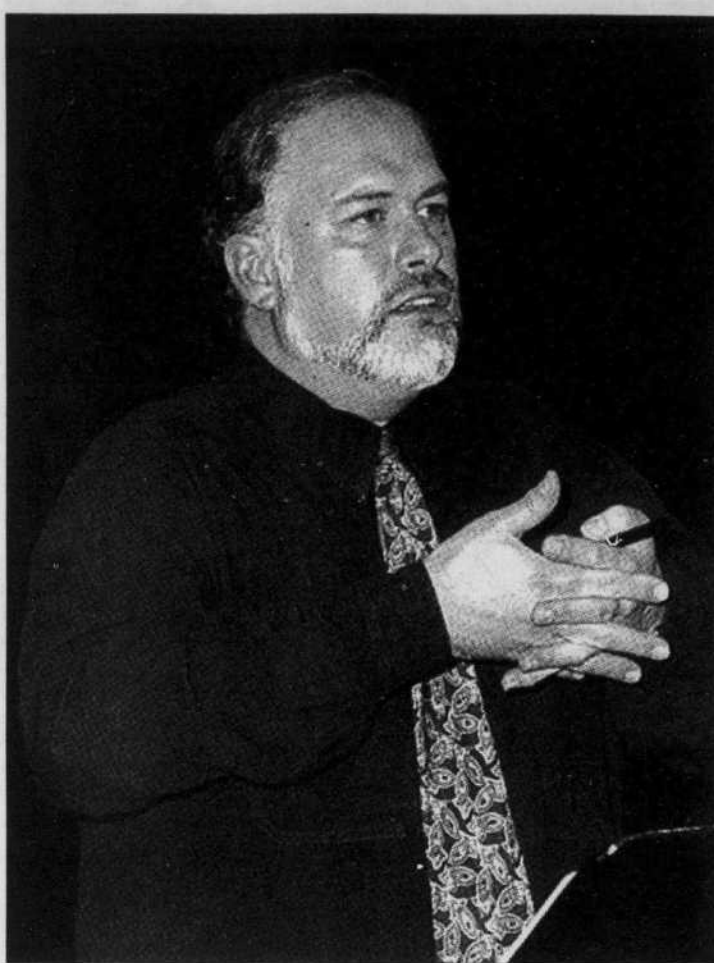
Fink. Le récital de Stotijn fut une merveille. La découverte de l'année à venir sera Kate Royal, soprano britannique, lauréate du Kathleen Ferrier Award (2004), qui se produira le 3 avril 2008 dans une série regroupant les visites de chanteurs internationaux. La dixième saison de la Société musicale André-Turp se divise équitablement entre prestations canadiennes (Viva Voce, Tyler Duncan et Jean-François Lapointe) et grands noms ou futures stars de la scène internationale.

La découverte de l'année à venir sera Kate Royal, soprano britannique, lauréate du Kathleen Ferrier Award (2004)

Témérité

Ce qui frappe dans un concert de la Société musicale André-Turp (SMAT), c'est la concentration, l'attention du public de ces soirées de mélodies. Les *Lieder Gesellschaften* (société de Lieder — ou mélodies) ne sont pas rares en Europe, mais ils apparaissent comme une exception en Amérique du Nord. Ainsi, la SMAT n'a pas vraiment d'équivalent au Canada, même s'il existe à Toronto une société nommée Aldenburgh Connection, qui n'accueille cependant pas de chanteurs étrangers.

Ce constat de manque a été quasiment à l'origine de la SMAT, puisque c'est en voyant que la tournée nord-américaine du pourtant célèbre baryton Wolfgang Holzmair ne comportait aucun concert au Canada que Richard Turp et André Lemay Roy, aujourd'hui directeur général, ont décidé sa création. «*C'était pour combler un trou béant à Montréal pour cette forme d'art*», précise Richard Turp, qui poursuit: «*Je trouvais invraisemblable que Holzmair n'ait aucun concert au Canada. La Société musicale s'est lancée en principe autour d'une idée et concrètement autour d'un concert. On a bâti la*



Richard Turp

structure et on a cherché des financements autour de cela. Plusieurs de nos collègues nous disaient que c'était de la folie, mais Montréal a entendu en récital, entre autres, durant cette première saison, Wolfgang Holzmair et Dmitri Hvorostovski!»

Le pied à l'étrier

Richard Turp trouve que l'émergence de la SMAT s'intègre bien dans le paysage vocal actuel: «*Nous avons constaté qu'il y a beaucoup de potentiel chez nos jeunes chanteurs et aussi de la part de*

qui met l'accent sur le répertoire d'opéra, Richard Turp a organisé des récitals partagés entre plusieurs jeunes chanteurs. A ceux qui se sont sentis le plus à l'aise, il propose ensuite un récital complet. Ce fut le cas de la soprano Kimy McLaren cette année. Ce sera la chance du jeune baryton Tyler Duncan, qui a concocté, pour le 9 mars 2008, une soirée autour des thèmes du voyage et de l'errance dans la mélodie allemande et anglaise.

Éducation

Avant la création de la SMAT, les chanteurs se produisaient en récital au Ladies' Morning Musical Club ou à Pro Musica. Richard Turp rappelle que Fischer-Dieskau et Schwarzkopf, et même, avant, Caruso, avaient donné des concerts à Montréal, mais souligne qu'il était nouveau ici d'*avoir une saison et, surtout, une société musicale entièrement consacrées à l'art vocal*. Parmi les grands moments des neuf premières saisons, Richard Turp cite spontanément le récital de Gerald Finley, donné il y a quelques mois, le concert Holzmair de la première saison («*il nous a mis sur la carte*») et la seconde visite de Dmitri Hvorostovski dans un programme Rachmaninov et Tchaïkovski.

Mais autour des séries de concerts s'est agrégée une véritable vie autour de l'art vocal, avec le café d'art vocal de la rue Amherst, les ateliers, des conférences. Tout contribue à donner au public les moyens de mieux comprendre la musique: «*C'est nécessaire aujourd'hui. On ne peut plus se dispenser de ce travail d'apprentissage, dans les conditions actuelles de l'accès et de l'apprentissage culturel. On ne peut plus tenir pour acquis que les spectateurs vont comprendre, voire connaître, Winterreise de Schubert*».

Par ailleurs, la SMAT — qui jouit, auprès des chanteurs internationaux à qui elle a permis de se produire à Montréal, d'une appréciable cote d'estime et a su gagner leur fidélité — veut continuer de contribuer au développement des chanteurs canadiens, à qui M. Turp attribue une «*ouverture exceptionnelle*». «*Ce qui me fait chaud au cœur, dit-il, c'est de voir le nombre de chanteurs canadiens et québécois qui ont une ouverture, reconnue même en Europe, vers d'autres répertoires et d'autres genres: c'est une dimension importante de leur succès. C'est assez typiquement canadien et c'est un atout, car les chanteurs qui percent sur la scène internationale peuvent tirer parti de cette polyvalence et de cette ouverture.*»



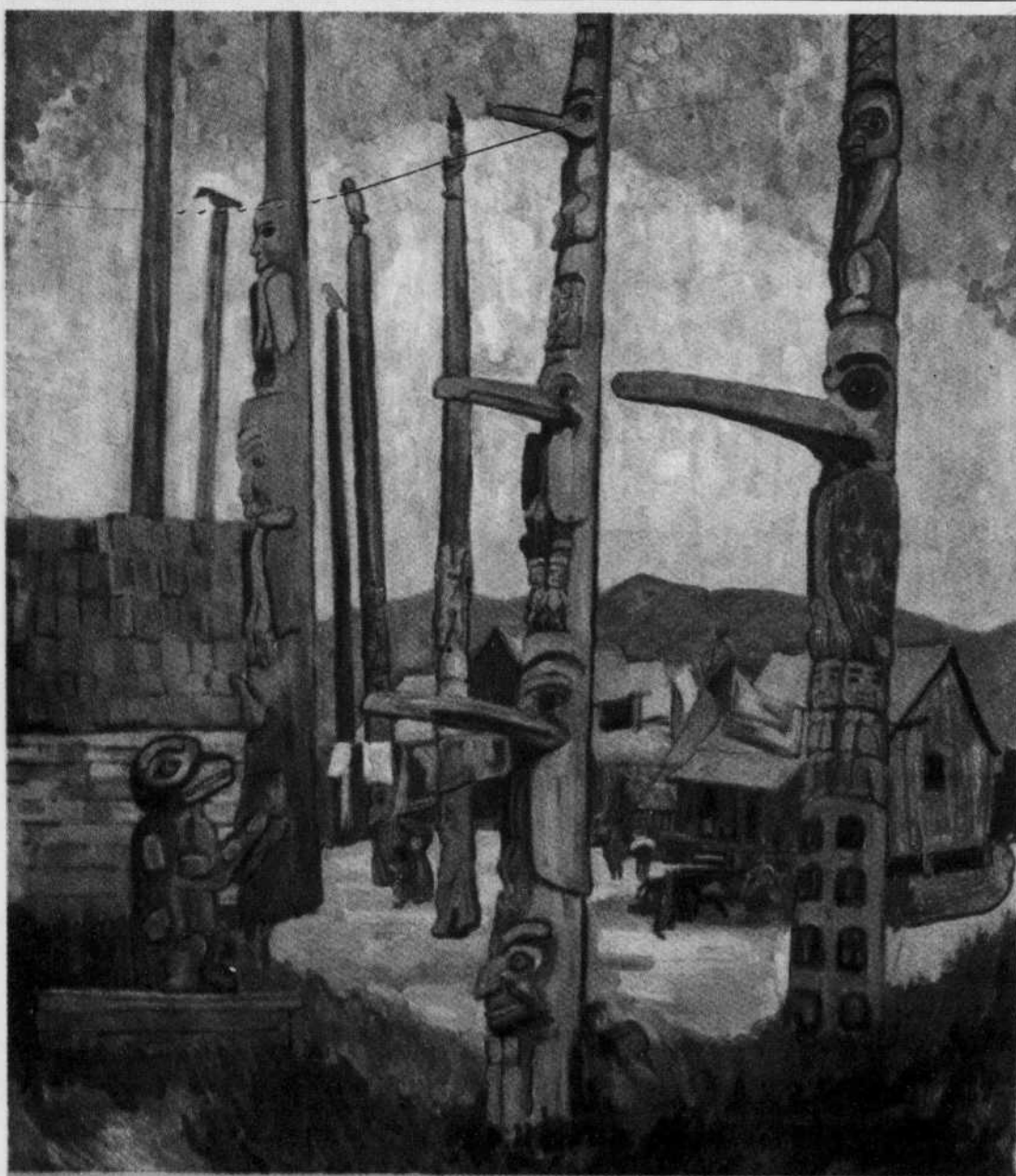
SOURCE ARTV

L'événement-bénéfice de la saison consistera en un concert conjoint de Marie-Nicole Lemieux et Karina Gauvin.

Collaborateur du Devoir

SOCIÉTÉ MUSICALE ANDRÉ-TURP

1223, rue Amherst, Montréal (Québec), H2L 3K9.
Tél.: 514 397-0068.
www.turp.com



21 JUIN - 23 SEPTEMBRE 2007

EMILY CARR

NOUVELLES PERSPECTIVES SUR UNE LÉGENDE CANADIENNE

Organisée et mise en tournée par la Vancouver Art Gallery et le Musée des beaux-arts du Canada

Première exposition pancanadienne consacrée à l'artiste depuis plus de trente ans. Elle réunit quelque 200 objets, peintures, dessins, aquarelles, caricatures, céramiques, sculptures, livres, photographies et documents éphémères. Cette présentation, jette un nouveau regard sur cette célèbre artiste excentrique et solitaire.

Une présentation de

Financière Sun Life



MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

Pavillon Michal et Renata Hornstein
www.mbam.qc.ca

Renseignements : 514-285-2000, 1-800-899-MUSE

Vancouver Artgallery

Musée des beaux-arts National Gallery of Canada

AIR CANADA

Emily Carr, Note sur l'empire, Kitzbühel (détail), 1912, huile sur toile, Vancouver Art Gallery. Fonds des donateurs. Photo: Art Gallery of Ontario/ Carlo Catenazzi

Musée canadien des civilisations

TRÉSORS DE LA CHINE

En exclusivité mondiale, une exposition qui présente une collection inestimable de trésors culturels dont la plupart n'ont jamais quitté la Chine. Découvrez la civilisation chinoise ancienne et moderne.

Cette exposition a été mise en œuvre grâce à une collaboration entre le Musée national de Chine (Beijing) et le Musée canadien des civilisations (Gatineau-Ottawa).



CBC Radio-Canada

OTTAWA CITIZEN

Musée canadien de la guerre



AFGHANISTAN

CHRONIQUES D'UNE GUERRE

Une exposition saisissante sur la participation du Canada à la mission internationale de sécurité en Afghanistan.

Une exposition réalisée par le Musée canadien de la guerre mettant en vedette les images des journalistes Stephen Thorne et Garth Pritchard.

OTTAWA CITIZEN

MUSÉE CANADIEN DES CIVILISATIONS CANADIAN MUSEUM OF CIVILIZATION

100, rue Laurier, Gatineau (Québec)
www.civilisations.ca

MUSÉE CANADIEN DE LA GUERRE CANADIAN WAR MUSEUM

1 800 555-5621

1, place Vimy, Ottawa (Ontario)
www.museedelaguerra.ca

Canada

Cinéma



LADY CHATTERLEY
/ PASCALE FERRAN

exCentris
EX-CENTRIS.COM / 514.847.2206

12h15 15h10
18h10 21h15

Un blues fascinant

KILLER OF SHEEP

Écrit, réalisé, photographié et monté par Charles Burnett. Avec Henry Gayle Sanders, Kaycee Moore, Charles Bracy, Angela Burnett, Eugene Cherry, Jack Drummond. États-Unis, 1977, 77 minutes.

MARTIN BILODEAU

En 1977, à l'Université de Californie de Los Angeles (UCLA), un finissant du programme cinématographique du nom de Charles Burnett produit à compte d'auteur, durant ses week-ends, une œuvre étonnamment belle et mature, qui par-dessus ces qualités déjà remarquables ouvrait une fenêtre sur un monde inédit dans le cinéma américain: le ghetto afro-américain de Watts, à Los Angeles, où éclataient 15 ans plus tard les terribles émeutes que l'on sait à la suite de l'affaire Rodney King.

Son film est un blues lancinant, façon *Shadows* de Cassavetes mais plus fauché encore (c'est possible, apparemment), ponctué par les chansons d'Etta James et de Dinah Washington. Lesquelles chansons, devenues essentielles au récit mais trop chères sur le plan des droits d'auteur, ont empêché la diffusion du film en dehors des cinémathèques et

autres lieux de cinéphilie. Trente ans plus tard, reconnu comme une œuvre essentielle dans le corpus du cinéma américain, le film prend enfin l'affiche (chez nous, au Cinéma du Parc), dans une version restaurée aux droits dûment acquittés.

Burnett ne raconte pas d'histoire. *Killer of Sheep* fait l'état des lieux impressionnistes d'un monde où l'espoir jaillit par intermittence seulement, à travers le quotidien d'un ouvrier d'abattoir, fier et mélancolique, mais aussi fatigué et vaguement dépressif, qui fait de son mieux pour tenir sa petite famille à l'abri de la misère et résister à la tentation de l'argent facile. Des micro-incidents tissent la toile de cette chronique poétique, quasi abstraite par moments, où les scènes d'abattoir symbolisent discrètement le sentiment intérieur du «héros».

De fait, par sa forme et sa narration, d'une stupéfiante liberté, le film évoque le néoréalisme italien, mais aussi, de façon plus discrète, le cinéma du prodige mondial de l'époque: Rainer Werner Fassbinder. On pense ici à *Tous les autres s'appellent Ali* (pour l'isolement) et au *Droit du plus fort* (pour l'abattoir), qui faisaient les beaux soirs des ciné-clubs à l'époque où Burnett écrivait et préparait ce film important et maîtrisé.

Collaborateur du Devoir



Alain Chabat et Charlotte Gainsbourg dans *Prête-moi ta main*, d'Éric Lartigau

SOURCE ALLIANCE VIVAFILM

La bague au doigt, la corde au cou

PRÊTE-MOI TA MAIN

Réalisation: Éric Lartigau. Scénario: Laurent Zeltoun, Laurent Tarrard, Alain Chabat. Avec Alain Chabat, Charlotte Gainsbourg, Bernadette Lafont, Wladimir Yordanoff. Image: Régis Blondeau. Montage: Juliette Welling. Musique: Erwann Kermorvant. France, 2007, 90 min.

ANDRÉ LAVOIE

Alain Chabat peut cabotiner à l'excès, capable de se mettre dans la peau d'un animal domestique (*Didier*) ou dans celle d'un homme préhistorique (*RRRrrr!!!*), mais il peut aussi faire preuve d'une sensibilité débordante (*Le Cousin, Le Goût des autres, Papa*). C'est en somme le meilleur de ces deux Alain Chabat que l'on retrouve dans *Prête-moi ta main*, d'Éric Lartigau, une jolie fantaisie sur un don Juan parisien infantilisé par une famille de joyeuses castratrices.

Celles-ci sont d'ailleurs redoutables, surtout la marâtre en chef, interprétée par Bernadette Lafont: elle mène tout son monde à la baguette et prend ses caprices pour des vérités absolues. Luis (Chabat) commence à en avoir ras le bol de cette tyrannie, au moment où ses cinq sœurs le pressent, à 43 ans, de

se marier; pour elles, ce sera la fin de leur esclavage domestique auprès de cet homme-enfant.

Luis — qui doit son prénom à l'amour de sa mère pour Luis Mariano — décide d'utiliser un curieux stratagème pour mettre fin à ce harcèlement, et ainsi continuer sa vie débridée de célibataire endurci. Emma (Charlotte Gainsbourg), la jeune sœur d'un collègue d'une importante parfumerie où il exerce le métier de «nez», a un pressant besoin d'argent et finit par accepter l'étrange proposition de Luis: devenir sa fiancée parfaite et décamper la veille du mariage, laissant le pauvre homme supposément inconsolable. Or rien n'est jamais simple quand il s'agit d'amour, et surtout quand il prend la forme d'une farce pour mystifier la galerie.

Prête-moi ta main affiche parfois l'élégance de ces charmantes comédies romantiques britanniques; Hugh Grant pourrait même se substituer à Chabat et le public n'y verrait que du feu. Éric Lartigau semble pourtant prendre davantage de plaisir à forcer le trait, donnant aux conseils de famille des allures de procès et aux souvenirs lointains (sur la jeunesse de Luis) une énergie burlesque, occasion pour Chabat d'accomplir quelques pitreries, perruques ridicules sur la tête et allure vestimentaire de joyeux demeuré.

Tandem improbable, il émane

une réelle complicité entre Chabat et Gainsbourg, une actrice moins douée que sa célèbre maman, Jane Birkin, pour la comédie. En fait, son personnage de belle emmerdeuse, capable d'autodérision (tout comme sa mère, elle sait rire de la grosseur relative de sa poitrine) et de provocation (les amateurs de cuir, de fouet et d'autres gadgets érotiques ont droit à un hommage délectant...), offre un joli contrepoint à l'immatérité d'un homme pouvant concocter par amour le plus délicat des parfums tout en se comportant avec la gent féminine comme le pire des goujats. Il faut dire que la misanthropie pourrait ronger le plus rose des métrosexuels à force d'endurer cette ogresse à la voix éraillée, celle de l'unique Bernadette Lafont, éclipsant tout le monde dès qu'elle apparaît à l'écran.

Bien que *Prête-moi ta main* dénonce quelques névroses contemporaines, dont ce paradoxe entre la peur farouche de l'engagement et les ravages intérieurs de la solitude, Éric Lartigau se met surtout au service d'une vedette, Alain Chabat, qui sait ici mesurer ses excès et doser ses cabrioles. On sait dès le départ comment tout cela va se conclure, mais le chemin pour s'y rendre est particulièrement réjouissant.

Collaborateur du Devoir



Par sa forme et sa narration, d'une stupéfiante liberté, le film *Killer of Sheep*, de Charles Burnett, évoque le néoréalisme italien.

SOURCE MONGREL MEDIA

contactimage

Impression grand format

PRÉSENTE

10^È ÉDITION
6 SEPTEMBRE AU 21 OCTOBRE 2007

EXPLORATIONS NARRATIVES
LE MOIS DE LA PHOTO À MONTRÉAL
REPLAYING NARRATIVE

SEPTEMBER 6 TO OCTOBER 21, 2007

10TH PRESENTATION

SOIRÉE D'OUVERTURE

[JEUDI 6 SEPT.]

[18 H] VERNISSAGE: PARISIAN LAUNDRY, 3550 SAINT-ANTOINE O.
[18 H 30] MOT DE BIENVENUE: PARISIAN LAUNDRY, 3550 SAINT-ANTOINE O.
[19 H 30] VERNISSAGES ET VISITE DU CIRCUIT D'EXPOSITIONS ET D'INTERVENTIONS EXTÉRIEURES DANS LE QUARTIER SAINT-HENRI
[21 H] VERNISSAGE: ESPACES VIDÉO, 3520 SAINT-JACQUES
[21 H 30] FÊTE D'OUVERTURE: 3520 SAINT-JACQUES AVEC DJ LEMONK

[VENDREDI 7 SEPT. - DIMANCHE 9 SEPT.] WEEK-END DE VERNISSAGES
[LUNDI 10 SEPT. - MERCREDI 3 OCT.] AUTRES VERNISSAGES AU PROGRAMME

Pour plus d'information, visitez notre site Web ou consultez notre programme.

WWW.MOISDELAPHOTO.COM

© DAVID CLARKSON, image tirée de la vidéo *Un film à voir et à entendre absolument!*, 2003. Avec l'aimable autorisation de l'artiste et de Nike Productions.
© DAVID CLARKSON, vidéo still from *Un film à voir et à entendre absolument!*, 2003. Courtesy of the artist and Nike Productions.



LE MOIS DE LA PHOTO À MONTRÉAL

ARCHAMBAULT PALMARÈS DVD

Résultats des ventes Du 21 au 27 août 2007

- 1 BOB GRATTON, MA VIE, MY LIFE / Saison 1
- 2 HOUSE M.D. Saison 3
- 3 DIRTY DANCING
- 4 CONTES POUR TOUS Coffret 3
- 5 300
- 6 SUPER MARIO BROS. Coffret 1
- 7 À VOS MARQUES... PARTY
- 8 THE BOURNE FILES
- 9 THE SIMPSONS Saison 10
- 10 GERMINAL
- 11 PASSE-PARTOUT Coffret 2
- 12 ROME Saison 2
- 13 PERFECT STRANGER
- 14 KISS Kissology 78-91 V. 2
- 15 MON ONCLE D'AMÉRIQUE
- 16 MOLIÈRE
- 17 ELVIS Minisérie
- 18 LE CHEMIN DE COMPOSTELLE Marchel Laboëuf
- 19 LE PROCÈS DE NUREMBERG
- 20 THE LIVES OF OTHERS

www.cinemaduparc.com

ED HARRIS DIANE KRUGER

«UN FILM À VOIR ET À ENTENDRE ABSOLUMENT!» - Le Soleil

La passion derrière le génie...
BEETHOVEN ET LA COPISTE
De la réalisatrice Agnieszka Holland
VERSION ORIGINALE ANGLAISE
AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS

3 heures de STATIONNEMENT GRATUIT
LA CINÉ-CARTE DU PARC, 8 FILMS POUR 40\$

DE CHARLES BURNETT
KILLER OF SHEEP
version originale anglaise
«UN CHEF-D'ŒUVRE.» - NY TIMES
«UNE RÉVÉLATION.» - LINCOLN JOURNAL

ÉGALEMENT À L'AFFICHE
TEN CANOES
Paprika
KLIMT
THE YACUBIAN BUILDING

CINÉMA DU PARC
3575 Du Parc 514-281-1900

Cinéma Beaubien

Venez fêter 6^e anniversaire plus grands succès septembre \$ administration générale *

* Voyez tous les films avec un seul billet (nombre de places limitées).

10:00 > LA MYSTÉRIEUSE MILLE C.
Richard Clupka, Québec, 2002 - 111 minutes.

12:15 > LE FABULEUX DESTIN D'AMÉLIE POULAIN
Jean-Pierre Jeunet, France, 2001 - 122 min.

14:30 > LA GRANDE SÉDUCTION
Jean-François Pouliot, Québec, 2003 - 110 min.

16:45 > C.R.A.Z.Y.
Jean-Marc Vallée, Québec, 2004 - 126 min.

19:15 > LES INVASIONS BARBARES
Denys Arcand, Québec, 2003 - 113 min.

21:30 > CE QU'IL RESTE DE NOUS
François Prévost, Hugo Latulippe, Québec, 2003 - 77 min.

2396, rue Beaubien Est, Montréal, H2G 1N2 • (514) 731-6060
www.cinemabeaubien.com

Cherchez plus de détails sur le site www.cinemabeaubien.com

Québec

Canada

50

norden

Montréal

rezo

FRAME

contactimage

VIDÉO GALPIE

Cinéma

Lady Chatterley, film de lumière

LADY CHATTERLEY

Réalisation: Pascale Ferran. Scénario: Pascale Ferran et Roger Bohbot, d'après *Lady Chatterley et l'homme des bois*, de D. H. Lawrence. Avec Marina Hands, Jean-Louis Coulloc'h, Hippolyte Girardot, Hélène Alexandridis, Hélène Fillières. Image: Julien Hirsch. Musique: Béatrice Thiriet. Montage: Mathilde Muyard et Yann Dedet.

ODILE TREMBLAY

Lady Chatterley est un film de lumière. Pascale Ferran, qui impose son regard et sa signature sur le cinéma français depuis son sensible *Petits arrangements avec les morts* en 1994, a su faire régner une atmosphère de beauté, de patience et de subtilité sur cette adaptation de l'œuvre du Britannique D. H. Lawrence. Rappelons qu'elle n'a pas adapté *L'Amant de lady Chatterley*, qu'on connaît et

qui n'a jamais remis son aura sulfureuse, mais une version moins connue du roman *Lady Chatterley et l'homme des bois*. Lawrence en avait pondu trois sur le même sujet; celle-ci, moins bavard que la dernière, était collée davantage au duo amoureux, sans fard.

La beauté de la nature n'est pas qu'un décor. Ici, c'est presque un personnage. Sur quatre saisons, elle offre une respiration et une grâce à ce film, qui porte avant tout sur la liberté, la transgression, avec traversée de la forêt comme dans un conte initiatique.

Pascale Ferran est parvenue à faire une production d'époque qui ne sent pas la production d'époque. L'attirail habituel de la reconstitution — costumes (très belles robes de lady Chatterley), décors (réduits à un château, mais surtout aux extérieurs intemporels) — n'a pas intimidé la cinéaste, comme c'est trop souvent le cas. On a l'impression d'être les contemporains des per-

sonnages mis si naturellement en scène, dans leur Angleterre rurale des années 20, pays minier en fait. Le mari Clifford Chatterley (Hippolyte Girardot, représentant le patronat avec une conviction tranquille), paralysé de guerre, règne sur des ouvriers sous-payés, tandis que l'épouse bovarienne s'ennuie ferme.

La rencontre de la dame avec Parkin, le garde-chasse, n'a rien des classiques amours ancillaires, avec leur poids de mépris de classe, mais de la lente approche de deux solitudes qui se flairent, s'écartent, se retrouvent, fusionnent, s'approvoisent, dans l'ardeur du rapport amoureux, accru de jour en jour.

Marina Hands, qui s'est investie corps et âme dans l'aventure, glisse dans l'amour comme une ondine, avec une sensibilité tout en finesse. Quant à Jean-Louis Coulloc'h, un comédien de théâtre qui faisait sa première apparition à

l'écran, avec son corps trapu et son visage souvent fermé qui s'éclaire malgré lui, il confère une vraie présence à cet homme des bois aussi solide que fragile.

Les silences sont partout. Cet homme ne manie pas le verbe mais la ferveur, dans la cabane des étreintes devant laquelle le coq chante. Les fleurs, appelées à recouvrir dans une scène magnifique les corps nus, la rivière, la vallée qui recueille les rires des amants, le soleil et l'ombre qui bercent leurs jours, chantent avec leur amour. La caméra patiente de la cinéaste, qui refuse chaque raccourci pour emprunter la voie lente des rapprochements, apporte à cette histoire, qui eût pu être d'une affligeante banalité, une chaleur incandescente, une vérité aussi. Avec le poids des gestes de l'amour, jamais provocants mais tendres et libérés.

Le Devoir



Marina Hands et Jean-Louis Coulloc'h dans *Lady Chatterley*

SOURCE FILMS SEVILLE

L'innocence de l'adolescence

SWEET MUD

Écrit et réalisé par Dror Shaul. Avec Tomer Steinhof, Ronit Yudekitch, Henri Garcin, Shai Avivi, Gal Zaid, Sharon Zuckerman. Image: Sebastian Edschmid. Montage: Isaac Sheyvek. Musique: Tsoof Philsof, Adi Renert. Israël, Allemagne, France, Japon, 2006, 97 minutes.

MARTIN BILODEAU

La dernière fois qu'on a vu un kibboutz au cinéma, c'était dans le vibrant thriller *Le Carnet noir*, de Paul Verhoeven. Le cinéaste décrivait le lieu comme un havre, où son héroïne avait trouvé refuge après le tumulte de la guerre et de la Résistance. Le kibboutz (des années 70) dépeint dans *Sweet Mud*, le second long métrage de l'Israélien Dror Shaul, primé à Berlin et à Sundance, n'a rien à voir avec celui de Verhoeven. C'est en fait un milieu dur et inhospitalier où les enfants sont élevés par des nourrices et des instituteurs afin que leurs parents puissent consacrer tout leur temps au travail communautaire. C'est un lieu de mauvais souvenirs, que le jeune

héros du film, Dvir (Tomer Steinhof), voudra fuir avant la bar-mitzvah avec sa mère (Ronit Yudekitch), veuve instable psychologiquement, mise à l'écart de leur micro-société tissée de secrets (notamment sur la mort de son père) et d'hypocrisies.

Les failles lui apparaissent avec plus de clarté lorsque le petit ami de sa mère, un vieux restaurateur suisse et ancien champion de judo (Henri Garcin), est chassé du kibboutz après avoir pris sa défense devant un aîné particulièrement violent. Ce départ, qui plonge sa mère dans un profond désarroi, sonne le début de sa révolte. Une révolte que Dror Shaul documente patiemment, avec sensibilité et humour, au gré d'un récit naturaliste tissé de petits événements et empreint de sentiments duels: tendresse et révolte, isolement et communautarisme, action et passion, etc.

Le portrait est si peu flatteur pour les colonies juives qu'il pourrait faire se retourner Golda Meir dans sa tombe. De là à dire que le film manque de nuances, il n'y a qu'un pas que nous ne franchissons pas. *Sweet Mud*, après tout, n'est pas une attaque contre les colo-

nies, plutôt une défense de l'innocence et de l'adolescence, sur lesquelles le cinéaste pose un regard tendre et plein de compassion. On sent les vapeurs autobiographiques, l'expérience de première main, dans sa description de la jeune adolescence, des tourments et des douleurs qui l'animent.

Pareil mandat serait difficile à accomplir sans le talent impressionnant du petit Tomer Steinhof dans la peau de Dvir, garçon de peu de mots qui voue un culte à

son voyou de grand frère parti faire son service militaire. En maman instable et jugée indigne par tous les autres sauf son fils, Ronit Yudekitch est également touchante et crédible. Elle symbolise la part de rêve et de poésie d'un monde désespérément pragmatique et prosaïque, comme une invitation au voyage auquel elle-même se refuse de prendre part.

Collaborateur du Devoir

COMPÉTITION MONDIALE FESTIVAL DES FILMS DU MONDE DE MONTRÉAL

« Assurément un des grands films du FFM 2007 avec des acteurs magnifiques et un metteur en scène plus que brillant. A voir impérativement. »

- Michael Augendre, ICI

ANNE-MARIE CADIEUX LAURENT LUCAS MARC BÉLAND

Toi

UN FILM ÉCRIT, PRODUIT ET RÉALISÉ PAR FRANÇOIS DELISLE



13 À L'AFFICHE! EX-CENTRIS CARR ANGRIGNON BOUCHERVILLE SHERBROOKE GATINEAU LE CLAP

★★★★★ « Remarquable! » John Griffin, *The Gazette*

★★★★★ « Un chef d'œuvre... » Virginie Roy, *La Journal de Montréal*

★★★★★ « Un tour de force! » Odile Tremblay, *Le Devoir*

★★★★★ « Une fascinante fresque! Une heureuse découverte! » Aleksis K. Lepage, *La Presse*

L'IMMEUBLE YACOBBIAN

D'après le best-seller de Alaa El Aswany métropole

13 À L'AFFICHE version originale avec sous-titres français v.o. avec sous-titres anglais

EX-CENTRIS PARALLÈLE CINÉMA DU PARC

« Un film léger, profondément joyeux qui parle, sur une note juste, de la naissance de l'amour et de la peur de s'engager. Franchement, que demander de mieux? »

Le Figaro

« Une perle de finesse et d'humanité. Bravo! »

MCinéma.com

« Divertissement garanti! »

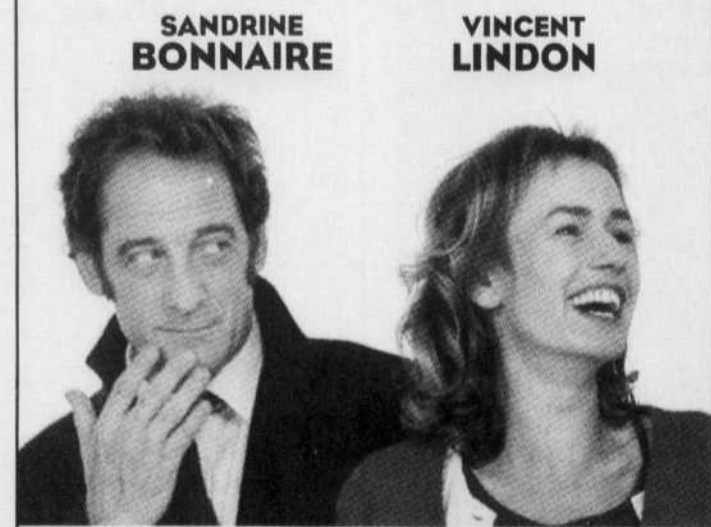
Le Monde

« Romantique et drôle! »

Paris Match

« Réjouissant! Des acteurs au charme irrésistible! »

Le Nouvel Observateur



SANDRINE BONNAIRE VINCENT LINDON

JE CROIS QUE JE L'AIME

un film de PIERRE JOLIVET

avec FRANÇOIS BERLÉAND • LIANE FOLY • KAD MERAD

STUDIO CANAL métropole

À L'AFFICHE DÈS LE 7 SEPTEMBRE

★★★★★

LE GRAND FILM QUÉBÉCOIS À VOIR CETTE ANNÉE!

Guylaine Tremblay est d'une bouleversante authenticité: voilà bien NOTRE MEILLEURE COMÉDIENNE

«... alors que Guy Jodoin se révèle POIGNANT D'HUMANITÉ.»

Révis Tremblay, Le Soleil

« LE DERNIER PLAN EST L'UN DES PLUS BEAUX FILMS, DES PLUS FORTS, DES PLUS VRAIS DE TOUT NOTRE CINÉMA. QUE CELUI OU CELLE QUI ARRIVE À EN SOUTENIR L'INTENSITÉ SANS SOURCILLER SE QUESTIONNE SUR SON HUMANITÉ. »

Pierre Barrette, 14 images

★★★★★

Annabelle Nicoud, *La Presse*

Contre toute Espérance

DU RÉALISATEUR DE LA NEUVAINÉ

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

STARCITE MONTRÉAL CINÉMA QUÉBÉCOIS ST-ESTACHE BOUCHERVILLE STARCITE HULL

MARION DU CINÉMA SHERBROOKE LE CARREFOUR 10 CINÉMA CAPITOL CINÉMA FINE CINÉMA LE CLAP

MARINA HANDS JEAN-LOUIS COULLOC'H HIPPOLYTE GIRARDOT

« UN FILM LUMINEUX SUR LEQUEL FLOTTE UN AUTHENTIQUE ET RARE ÉTAT DE GRÂCE. »

Odile Tremblay, Le Devoir

« UN MAGNIFIQUE TOUR DE FORCE! Si ce *Lady Chatterley* est tellement bouleversant c'est que le regard de Pascale Ferran parvient à plonger jusqu'au cœur de ce qui constitue une véritable relation amoureuse: chaque instant devient un authentique état de vie. »

Marie-Claude Loiselle, 24 images

« UNE SPLENDEnde ADAPTATION: TOUT SIMPLEMENT ÉBLOUSSANT! »

Le Monde



GAGNANT PRIX LOUIS DELLUC MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE

5 FOIS GAGNANT

aux CÉSAR 2007 dont MEILLEUR FILM MEILLEURE ACTRICE MEILLEURE ADAPTATION MEILLEURE PHOTO

Lady Chatterley

UN FILM DE PASCALE FERRAN

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

EX-CENTRIS SHERBROOKE STE-ADELE LE FORUM 23